Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (2002)

Heft: 2-3

Artikel: Un lien entre culture phénoménologique et clinique psychiatrique : la rencontre avec la personne délirante

Autor: Callieri, Bruno

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870307

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN LIEN ENTRE CULTURE PHÉNOMÉNOLOGIQUE ET CLINIQUE PSYCHIATRIQUE : LA RENCONTRE AVEC LA PERSONNE DÉLIRANTE

L'auteur étudie la possibilité de rendre effective une rencontre interpersonnelle avec les patients délirants. Il s'interroge sur la difficulté de s'ouvrir au « monde humain commun », sur le trouble de « nos » perspectives mondaines, le risque d'une confrontation avec la donation de sens anormale. La culture phénoménologique rend possible, à son avis, la tentative de récupérer l'*autre* caché dans l'*alienus*. L'approche clinique peut ainsi s'ouvrir à de nouveaux horizons de signification de nature sémantique, symbolique et pragmatique. L'auteur analyse les modalités rigidement uniformes de la *Lebenswelt* du délirant et son impossibilité de sortir de l'isolement auquel son *Wahnsinn* le consigne. L'engagement dans la dimension interpersonnelle représenterait alors la vraie révolution copernicienne de la psychiatrie.

Les multiples manifestations de la personne délirante que nous rencontrons dans notre activité clinique semblent radicalement privées de la dimension de la coexistence, ce qui rend vaine toute possibilité de rencontre (moment où s'articule la déclinaison de l'intersubjectivité); la rencontre sombre dans l'épais brouillard de l'isolement existential. Certes, le délirant, mondanisé dans l'irréel ainsi que dans la distorsion du sens et de la signification, peut nous communiquer sa situation ; certes, pour lui aussi, le langage est, comme le dirait Heidegger, la « demeure de l'être ». Toutefois, son langage n'est plus question et réponse, n'est plus *dialogue*, entretien : il est *monologue*. Ici, en l'absence de l'ouverture au « monde humain commun », la rencontre se donne comme vouée à *l'échec*, et destinée à nous interloquer. Dans cette perspective, la psychiatrie « peut être entendue comme une

science de rencontres déformées, ratées[1]»; elle peut être envisagée comme « l'analyse des déclinaisons spécifiquement défectives de la catégorie de l'être-avec[2]».

À la vérité, dans de nombreuses situations psychotiques, surtout délirantes-paranoïdes, mais aussi psychoaffectives, *l'alter* se propose à nous comme étranger, comme *alienus*. Il se présente comme étant devenu ennemi, alors qu'il était frère (on se souviendra d' *Appel des ténèbres* d'Arthur Schnitzler). Il apparaît en mouvement selon des paramètres « autres », paralogiques[3], qui troublent « nos » perspectives mondaines et nous obligent à faire des sauts catégoriaux inaccoutumés et imprévisibles. De là le fait que « nous sommes ébranlés à la base »: nous sommes surpris par l'invasion subite de la signification anormale, qui dépasse tout pouvoir de logique ; nous sommes bouleversés par la présence paralysante de la perplexité (Callieri), suivie de l'illumination ou de la révélation pleinement délirante.

Le « saisir » phénoménologique aperçoit ici la forte implication de l'être-pris (surpris-par), de l'être renversé par la stupéfaction que procure une vision obligée, imposée, subie ; mais il y aperçoit surtout la *donation de sens* anormale. Le fait de tomber sur le délirant qui nous communique (ou qui accepte que nous saisissions) son monde déréalisé, illusoire, fantasmatique, produit en nous le sens d'une collision de catégories qui touche tout psychiatre, sauf (hélas !) celui qui est bureaucratisé ou *burn-out*.

En vérité, le psychiatre se trouve sans cesse confronté à des catégories et à des thèmes très lointains de l'ordinaire ; il est appelé à vivre avec les horizons illimités de l'absurde, de l'inadéquat, de l'illusoire, du surréel, de l'invraisemblable, du « délirant », du fou, à vivre avec les expériences impalpables, et pourtant massives, de l'irréel devenu réalité : voilà ce qui arrive dans l'hallucination (les « voix »), l'incohérence, la discordance, l'intuition magique, l'attitude visionnaire, les spirales de l'obsession, les brouillards quasi-oniriques de la confusion.

Si l'attitude défensive — séduisante, mais trop évidente — de la neutralité aseptique, quoique bienveillante, restait la seule mo-

---

1. Danilo CARGNELLO, *Alterità e Alienità*, Milano : Feltrinelli, 1977.
2. Giovanni STANGHELLINI, Arnaldo BALLERINI, *Ossessione e rivelazione*, Torino : Bollati Boringhieri, 1992.
3. Pietro TRUPIA, *Semantica della comunicazione*, Milano : Unicopli, 1992.

dalité d'expérience de la rencontre, toute tentative de dialogue (dans son *étymon* précis) deviendrait impossible et tout essai de récupérer *l'alter* caché dans *l'alienus* serait considérablement entravé. *Que l'autre devienne autrui*, dit Lévinas : voilà justement le but thérapeutique, authentique, spécifique du psychiatre. Et cela, qu'on y fasse bien attention, en tenant compte de l'aide précieuse de la pharmacologie, parfois indispensable, mais toujours à considérer de façon critique, sans réductionnisme et sans entrave idéologique.

Après plus de quarante ans d'activité psychiatrique clinique, je tiens pour établi que savoir et vouloir accepter *l'alienus* dans son ineffaçable qualité humaine, en tant que compagnon de route — délirant ou schizophrène, mélancolique ou maniaque, obsessionnel ou psychopathe — représente la condition préliminaire de toute rencontre effective dans le domaine psychiatrique (des troubles mentaux graves).

Une telle « rencontre », anthropologiquement valable, ne nous exempte pas de nous poser la question de savoir ce qui amène l'homme-psychiatre à s'approcher de l'aliéné. Peut-être aborde-t-il la problématique de sa propre angoisse justement là, dans sa dialectique à l'égard de l'irrationnel, dans la confrontation avec les situations angoissantes des autres. Cet équilibre fragile et précaire, sur le fil du rasoir, continuellement exposé au risque de se briser, conduit le psychiatre à une position essentiellement ambiguë, toujours problématique (comme Binswanger l'avait déjà bien vu), une position toujours susceptible de *l'échec* le plus radical.

Là, on ne doit pas oublier que, contrairement à toute autre expérience médicale, c'est sur le *plan verbal* que se réalise, dans sa plénitude existentiale, la rencontre du psychiatre avec le monde du délirant, avec son *sens* et son *monde de vie*. Tout se passe sur le plan du *logos*, en tant qu'outil essentiel de recherche et de traitement pour le psychopathologue, du *logos* avec ses métaphores (comme Hans Blumenberg l'a montré avec profondeur et finesse en 1960), ses attitudes symboliques, ses silences, ses halos sémantiques plurivalents, ses densités vibrantes.

Par sa parole, l'homme peut perforer, franchir, contourner la barrière physique de l'absence et ramener à sa présence ce qui est reculé ou lointain dans le temps et dans l'espace. Dans la dimension aliénée (poétique aussi ?), il peut aussi briser tout périmètre grammatical et syntaxique, en entraînant et en bouleversant la solidité lexicale elle-même. Ce langage peut ouvrir à de nouvelles

dimensions, à de nouveaux horizons de significations sémantiques, symboliques et pragmatiques, à une nouvelle présence de l'*idios cosmos*, du monde propre. Nous serions tentés de montrer la légitimité de ces langages : cela signifierait l'ouverture du langage à des *autres* chemins, différents de ceux de la *domination*, domination des signes qui seraient dès lors réduits à leur fonction instrumentale de symptômes. En vérité, dans l'expérience de la métaphore ainsi entendue, la parole m'interpelle et me réclame *pré-pragmatiquement*. Ainsi, il semble peut-être possible de dépasser (quoique seulement de manière limitée) le concept trop utilisé de dissociation idéo-verbale et de discordance, qui se cache derrière tout être-paranoïde (Antonin Artaud nous renseigne là-dessus). Ici, le décodage du langage paranoïde montre son importance pour nous aider à voir, dans l'autre, l'interlocuteur. J'oserais dire que — mise à part l'efficacité du feed-back, avec l'appel et l'invitation sous-entendus à une réalité dualiste et dialogique — un tel décodage peut augmenter la conscience qu'on a de l'Autre (il pourrait s'agir là de l'ébauche d'une véritable *logothérapie*). Il serait ainsi possible d'accomplir une certaine *récupération personnologique* du mystère de l'émergence des significations physiognomiques (Patrizia Magli) et de l'expérience de la plénitude bouleversante de la « révélation délirante ».

D'ailleurs, le style de la présence paranoïde reste pour nous incomparable et cela même devant l'émergence des symptômes psychotiques de premier ordre (Kurt Schneider), devant l'invasion de l'automatisme mental (de Clérambault) et de la pensée xénopathique, devant le coup de fouet de la révélation délirante, de l'intuition foudroyante (la «*tua res agitur*» de Hagen). C'est un *style* polymorphe et équivoque, allusif et sibyllin, péremptoire dans les significations ou bien enclin à les cacher et les retirer : de toute façon toujours pourvu d'une valeur non équivoque de message. « Se taire est beaucoup plus que ne pas parler » (Romano Guardini).

Toutefois, il est vrai qu'il y a des expressions qui, quoiqu'elles proviennent d'une *Lebenswelt* différente, offrent encore une expressivité non équivoque ; par exemple, le *regard* du paranoïde (le « regarder et l'être regardé » de Zutt et de Kulenkampff), nous offre une ouverture remarquablement féconde sur son monde intérieur : son être soupçonneux, son regarder autour de soi, son regarder obliquement, ou à la dérobée, son être évasif, sa fixité, représentent autant d'indices de son « ne pas vouloir se rencon-

trer»; là, nous pouvons dire avec Sartre, «l'enfer, c'est les autres». Là, regarder et être regardé se constituent comme unité, au centre d'un mode d'existence où la rencontre se donne seulement avec *l'impersonnel*, le «on» (on dit, on fait, on manigance quelque chose contre moi...). Dès lors, la rencontre avec *l'alter* se dépersonnalise, se fragmente, tombe dans l'anonymat, se ferme dans une défense sourde et rigide. Et, l'anonyme conduit à une perte, toujours grave, de l'individualité, de l'historicité, de la liberté, du nous, de la *communitas*. Tout est remplacé par le fantasme délirant auquel il se réfère et qui constitue une compensation d'une solitude éplorée. Le monde délirant, ou, plus exactement, son «se mondaniser», peut être véritablement paradigmatique de la déstructuration de la rencontre, de la dé-mondanisation. Tôt ou tard, le psychiatre y est impliqué et risque de devenir lui-même, comme tout autre persécuteur, «fonctionnaire de la collectivité», contrôleur de la conscience. C'est là qu'on voit émerger le «silence d'opposition» en tant que non-participation, un silence qui est souvent négativisme et vide de réponse, mais qui, parfois, cache une qualité particulière d'incitation à la rencontre, d'appel désespéré, de refus et d'invocation. C'est remplir par le silence les vides d'un dialogue «verbal» qui risque à tout instant de se perdre dans l'incompréhension. — Ici il faut toujours un «écart de niveau», qui pourra être réduit au minimum, mais jamais éliminé complètement, même si certaines des thématiques psychotiques peuvent susciter des résonances inquiétantes, révélatrices de mondes écrasants et inéluctables, de «mondanisations déformées[4]». Il nous faut dès lors poser la question suivante: lorsque le psychiatre s'engage dans la tentative (psychothérapeutique ?) de développer un thème délirant dans le cadre de la compréhensibilité, sommes-nous vraiment sûrs que, même seulement sur un plan empathique, les informations coïncident effectivement entre les expériences psychotiques déterminées et les références catégorielles, faites par le psychiatre, à des thèmes analogues dans le domaine de la mythologie, de la religion, de l'anthropologie culturelle ? (Voir J. Hillman, *Pan et le cauchemar*, 1972). Ici, indéniablement, il subsiste un doute substantiel à propos de la possibilité d'une véritable compréhension des expériences intérieures et mondaines du délirant: il y a toujours un *gap*, un *hiatus* entre, d'une part, la participation intentionnelle et

---

4. Viktor von GEBSATTEL, «Die Welt des Zwangskranken», in: *Mtschr. Psychiat. Neurol.*, 99, p. 10, (1938).

voulue, fruit des efforts du psychiatre pour s'affiner culturellement, et d'autre part, l'expérience du paranoïde, immédiate, bouleversante, très singulière, sans appel. Pour le dire avec le fragment célèbre d'Héraclite : « la trame cachée est plus forte que celle qui est visible »: la perte de contact avec le réel *communis* s'articule dans l'émergence d'un monde de fantasmes archaïques, monde qui domine en opérant une cristallisation existentielle qui semble « choisie » une fois pour toutes et dont il n'est plus possible de se détourner. Le refus et l'itération deviennent ici quasi péremptoires, même s'ils sont traversés par des sauts et des éclats parathymiques imprévisibles, même s'ils sont brouillés par la diminution progressive des poussées pulsionnelles.

Mais, pour la personne délirante aussi, ma rencontre avec son monde vécu, avec sa *Lebenswelt*, peut être saisie dans ses aspects constitutifs et dans ses moments constituants, seulement dans la mesure où ce monde est signifiant *pour moi*, à savoir, seulement dans la mesure où la possibilité d'évoquer ou non une communauté d'instances objectuelles reste dans ce monde. Du fait que le paranoïde (et souvent le paranoïaque) se meut (contrairement au schizophrène) dans le monde de la *praxis*, il est presque impossible de délimiter une *Gestalt* unitaire et comparable, à savoir une standardisation déterminée de façon univoque. Dans la présence paranoïde, l'altération psychopathologique la plus importante concerne les significations logico-catégorielles, lesquelles sous-entendent et soutiennent une « donation de sens » qui est parfois tout à fait donnée *ab initio*, parfois s'est construite lentement mais inexorablement (le concept de « développement » chez Jaspers) comme cela arrive, par exemple, dans le « travail délirant » (le *Wahnarbeit* qui nous est bien connu) et paranoïaque de la jalousie. Ici, les remarques récentes de Stanghellini et Ballerini dans *Ossessione e Rivelazione* me semblent très importantes, aussi parce qu'elles montrent très clairement que notre tentative de rencontrer le monde du délirant se heurte à la difficulté massive de reconstituer, du point de vue (psycho)génétique, les moments constituants de son monde : à la vérité, on a là davantage une perspective narratologique qu'une anamnèse.

Ici, à mon avis, le drame anthropologique du délirant paranoïde (pour utiliser le terme classique, chargé d'histoire) se révèle pleinement comme une véritable anthropophanie où il a perdu le « monde commun », le *Mit-sein* et où tout appel *d'autrui* s'est évanoui ; l'étouffement de son horizon co-humain révèle son angoisse fondamentale, quand toute circonstance semble l'expulser et l'ex-

clure de tout projet rassurant de vie... et alors, il faut se défendre, éventuellement même en attaquant. Une distance qu'on ne peut combler s'interpose entre le délirant et le monde, une distance qui, loin de s'offrir comme une spatialité de salut authentique, constitue un affaissement radical, en rendant la personne, l'individu, dans ce cas, inaccessible à la dimension alter-égoïque. D'innombrables exemples de tout cela viennent à l'esprit de tout psychiatre. Et il ne faut pas taire le fait que, dans la manifestation de la *Lebenswelt* du délirant, nous tombons sur une modification significative des *dimensions temporelles* de sa présence : temporalité sur-orientée, avec des nœuds émotifs oppressants, dans une insertion non-dialectique et non-historique du monde (qui s'éloigne radicalement) de la déréalisation, comme nous l'avons vu, il y a des années, avec Aldo Semerari et puis avec Fiorella Felici. Il n'est pas rare de pouvoir assister à une condition spécifique de « contamination spatiale » de la temporalité, vécue comme perte des limites de son propre devenir et dans laquelle le passé serre et accable lourdement en tant que faute ou nostalgie ; ici, il faut rappeler que chez le délirant âgé domine souvent la dimension « nostalgique » de l'existence, elle est entièrement perçue du point de vue narratologique et non seulement comme simple « souvenir délirant », comme *Wahnerinnerung* (H. Gruhle), et elle est presque signe d'un développement unidirectionnel du futur (ce qu'Eugène Minkowski appelle *mémoire du futur*).

Dans la rencontre alter-égoïque de l'existence, la situation délirante produit des cloisons que la dimension dialogique, l'instance du *Miteinandersein,* ne peuvent pas surmonter : l'autre, par exemple le psychiatre, reste seulement le miroir de son monologue, simple figure projetée vers un futur déjà donné pour sûr. La situation du délirant est *anhistorique*. Le discours du délirant est un pseudo-discours vers un pseudo-autre. Il faut également souligner le fait que la *corporéité* du délirant se montre et nous apparaît comme devenue pleinement transparente au sens de l'hostilité qui provient de la configuration mondaine des autres, qui ne sont plus des *socius*. Il arrive même à sentir sa propre autonomie toujours plus réduite, à la merci de la manipulation des autres[5]; songeons à certains délires d'influence xénopathique, aux psychoses hallucinatoires chroniques, aux somatoparaphrénies, aux dismorphophobies induites (Phillips).

---

5. R.W. BUTLER, D. BRAFF, « Delusion : a Review and Integration », in : *Schizophr. Bull.*, 17 (4), p. 633, (1991).

Dans la tension dialectique des deux pôles de l'être-corps et de l'avoir-un-corps, on assiste ici au raidissement prédominant vers le pôle de l'avoir : le délirant fuit sa propre disponibilité phénoménale, se sent dépossédé de lui-même, devenu proie ou cible (« on me fait des ondes, on me tourmente la poitrine avec les rayons, on m'envoie des rayons dans la tête, on me pique au dedans avec le laser »), tout ceci, avec une diversité étonnante de sensations optiques, tactiles, auditives et cénesthésiques. Dans de telles conditions, souvent très pénibles et intensément dénoncées, il semble que le fait de soumettre son propre corps à la merci d'autrui est la seule possibilité d'apercevoir l'autre, persécuteur méchant, bourreau raffiné ou cruel. Alors, la dimension de la coexistence diminue vers une vaine opposition à l'autre, toujours plus forte et à laquelle il n'est pas possible de se soustraire ou d'échapper. Même le refuge ultime dans *l'anonymat* finit par devenir impossible ou délirant (surtout persécutoire): tout le monde sait tout sur lui, le contrôle, l'indique, l'épie, le commande, le robotise, lui suce la pensée, envahit ses espaces les plus privés dans une véritable « déspatialisation » imposée. Ici, la *crise de l'intersubjectivité* radicale, à la manière de Kafka, n'offre pas de salut, elle est liée sans concession à la crise du « sens commun », à la crise du tissu même banal et évident, même gris ou détérioré, monotone ou terne, que nous finissons par accepter dans notre « peine de vivre ainsi », comme Pirandello l'appelle, dans notre référence plate et « normale » à l'expérience d'autrui.

Autrement dit (et ici le discours devient vraiment inépuisable), dans le « monde vécu » du délirant — tel qu'il l'exprime et en témoigne même tacitement —, l'autre ne peut pas être intériorisé (comme cela arrive au contraire dans certaines expériences sensitives à la Kretschmer), mais il est forcément et inéluctablement tenu éloigné à une distance (métrique aussi) qu'on ne peut pas combler. D'une telle distance, toutefois, l'autre, le persécuteur revient constamment pour se proposer à nouveau en tant que réalité qui entrave, d'autant plus massive qu'il ne peut être repris dans sa qualité d'interlocuteur. Chaque fois que sa présence se propose, même comme aide désintéressée et affectueuse, l'empêchement massif et implacable de toute configuration comme « associé » surgit chez le délirant. (Ici, les explications psychanalytiques sont devenues très fécondes dans les dernières décennies, comme Romolo Rossi, Fausto Petrella, Concetto Guillotta, entre autres, nous l'ont montré à plusieurs reprises).

L'analyse que je viens d'esquisser de ces modalités rigidement uniformes de la *Lebenswelt* du délirant, peut peut-être nous faire partiellement comprendre (certainement pas « expliquer » — même si les deux termes tendent actuellement à converger comme le regretté Ferdinando Barison l'a bien vu) la raison la plus intime de l'impossibilité du délirant de sortir de l'isolement (et ici se trouve peut-être justement le véritable « échec » de la rencontre) auquel son être-délirant, son *Wahnsinn*, cette donation démesurée de sens, le tourne et le consigne.

En conclusion, on ne peut pas douter que les limitations massives de la rencontre avec le délirant nous font toucher du doigt l'ambiguïté fondamentale de l'être-psychiatre[6], médecin et homme de science, dans une ambivalence « psychopathologique » qui me paraît inévitable. Cette ambivalence montre combien il est difficile et peut-être même mystificateur, de soutenir qu'il est possible de sortir radicalement de l'équivoque. Aujourd'hui, à côté de l'exigence de suivre attentivement tous les progrès de la psychiatrie biologique, dans les multiples secteurs de recherche et d'application (à côté du binôme esprit-cerveau), il apparaît toujours plus nécessaire de cultiver, dans la formation du jeune psychiatre, la *passion pour l'existence*. Passion fondamentale qui doit être une véritable *paideia*, une formation, une *Bildung* indéniablement éthique aussi et qui exige la culture et l'affinement des dimensions co-existentielles. Elle doit être le « tournant » anthropologique véritable ; tournant qui se concrétise dans la disponibilité, dans le besoin d'empathie, dans un certain degré d'attitude à donner, dans la tolérance et l'acceptation de « l'anormal » dans l'autre et dans la reconnaissance en lui d'un *alter-ego*, donc d'un *tu*. Savoir se placer *avec l'alter* (non l'autre, mais l'autrui de Lévinas) et non simplement *en face* de lui, même délirant, signifie tenter de percevoir l'homme, à savoir la personne, même là où peut-être, avec une position moins engagée, on pourrait percevoir simplement un trouble mental ou un dysfonctionnement du cerveau. C'est peut-être cette *dimension interpersonnelle* qui représente la vraie « révolution copernicienne » de la psychiatrie.

Bruno CALLIERI

---

6. Danilo CARGNELLO, «Ambiguità della psichiatria», in : *Scienza, linguaggio e metafilosofia, Scritti in memoria di P. Filiasi Carcano*, Napoli, 1980.

BIBLIOGRAPHIE CHOISIE

Bruno CALLIERI, G. DE VINCENTIIS, A. CASTELLANI, *Trattato di Psicopatologia forense*, Roma : Il Pensiero Scientifico Editore, 1972.

Bruno CALLIERI, « voce « Psichiatria »», in *Enciclopedia del Novecento*, vol. V, Roma : Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1981.

Bruno CALLIERI, *Percorsi di uno Psichiatra*, Roma : Edizioni Universitarie Romane, 1993.

Bruno CALLIERI, Arnaldo BALLERINI, *Breviario di Psicopatologia*, Milano : Feltrinelli, 1996.

Bruno CALLIERI, *Lineamenti di Psicopatologia fenomenologica*, Napoli : A. Guida Editore, 1999.

Bruno CALLIERI, *Quando vince l'ombra*, Roma : Ed. Univ. Romane, 2e ed., 2001.